

Numéro 3

revue semestrielle
1er semestre 2009

Résolang

Littérature, linguistique & didactique

ISSN 1112-8550

La revue *Résolang* entend promouvoir, en littérature, linguistique et didactique françaises et francophones, une recherche fondée sur le dialogue entre les disciplines et le réseau des chercheurs et équipes de recherche qui s’y consacrent, au sein des universités algériennes et avec leurs partenaires internationaux.

Attachée à refléter une recherche vivante et actuelle, elle s’ouvre aussi bien aux études des jeunes chercheurs et doctorants qu’à des programmes thématiques sollicitant des spécialistes d’origine géographique et de champs disciplinaires les plus divers.

Résolang ne publie que des articles inédits. Les contributions présentées dans chaque numéro sont soumises à l’aval du conseil scientifique et d’un comité de lecture international anonyme.

Comité d’édition

Présidente: Rahmouna Mehadji Zarior, *Université d’Oran*

Fewzia Sari Mostefa Kara, *Université d’Oran*

Anne-Marie Mortier, *Université Lyon 2*

Conseil scientifique

Président: Bruno Gelas, *Université Lyon 2*

Boumediène Benmousset, *Université de Tlemcen*

Jacqueline Billiez, *Université Grenoble 3*

Hadj Miliani, *Université de Mostaganem*

Fewzia Sari Kara Mostefa, *Université d’Oran*

Djamel Zenati, *Université Montpellier 3*

Secrétariat de rédaction

resolang@gmail.com

Université d’Oran – Faculté des lettres, des langues et des arts

B.P. 1524, El M’naouer, Oran 31000

Directeur de la publication

Monsieur le Recteur de l’Université d’Oran

Les conditions de soumission des articles, les recommandations aux auteurs, la charte typographique *Résolang* et les mentions légales sont consultables sur les sites :

www.univ-oran.dz – rubrique « revues »

sites.univ-lyon2.fr/resolang/index.php



Malika Mokeddem

Une écriture en quête de l'ailleurs absolu

Errance, exil, exode... toutes ces notions reflètent cette nécessité de partir, de sortir, de se détacher et de rompre avec le clan et le carcan du conformisme et du nationalisme. Ce besoin de mouvance fait inéluctablement retour dans les littératures issues des immigrations. Si l'appellation d'« écritures migrantes » a souvent été contestée par les auteurs concernés, qui la perçoivent comme une forme d'ethnicité génératrice d'exclusion, il n'en demeure pas moins que la grande préoccupation de cette littérature est celle de la perte du lieu d'origine.

Aujourd'hui, plus que jamais, le monde est confronté à la question de l'identité et des conflits culturels. Toutes les disciplines s'y intéressent ; sociologie, psychologie, anthropologie, philosophie, *etc.* La littérature maghrébine féminine rentre de plein pied dans cette problématique.

« Décrire la trajectoire de Malika Mokeddem implique qu'on la relie à ses origines et en même temps, qu'on les transgresse. Fille du désert et de l'oralité, petite-fille d'une nomade bédouine, héritière du sang noir d'une ancêtre africaine, son identité s'est aussi nourrie de la culture occidentale transmise par les lectures et l'écriture. C'est précisément dans ce métissage, à la fois biologique et culturel que réside toute la richesse de sa vie et de sa créativité » (Helm 2000, p.7).

Cette nomade d'origine perpétue la tradition de ses ancêtres : celle de dire la mouvance. En effet, en créant des personnages féminins en perpétuelle migration¹, l'auteure met en exergue les enjeux d'une double appartenance culturelle à travers des questionnements identitaires qui aboutissent toujours à une redéfinition de l'identité.

De Socrate à Freud, en passant par d'autres maîtres dans le domaine de la philosophie, la psychologie, la sociologie ou l'anthropologie, la notion d'identité n'a cessé d'être définie et redéfinie. Nous emprunterons ici la définition qu'en donne Jacques Madelain : pour lui, l'identité ne peut prendre sens qu'en étant opposée à une différence. Dès lors, on comprend que l'identité ne va pas sans l'altérité :

« L'opposition des termes d'identité et de différence est plus complexe qu'il n'y paraît. Appliquée aux écrivains maghrébins de langue française, on pourrait penser que l'identité recouvre notre commune condition humaine avec l'universalité de ses joies et de ses drames, et que la différence désigne ce qui – qu'on le veuille ou non – sépare radicalement des hommes d'histoire et de cultures différentes » (Madelain 1983, p.111).

Malika Mokeddem va tenter de sortir de la rhétorique de l'identité et de la différence grâce à ses personnages, qui vont s'en faire une conception très

1. Selon Caroline Quignolet-Eyssel, la migration est un état qui résulte de la migration et qui porte le sujet aux frontières de lui-même et le mène à la rencontre de l'Autre en lui (Quignolet-Eyssel 1999, p.48).

personnelle. Elle ne se contente, en effet, pas de décrire l'exil dans l'opposition du «Moi» à «l'Autre», selon une perspective comparatiste axée sur la différence, mais elle développe une réflexion sur «les espaces culturels non définis, ou non acceptés par la doxa dominante, et qui pourtant font vaciller les définitions identitaires closes» (Bonn, Redouane & Benayoun-Szmidt 2002, p.16).

L'espace est, certes, l'un des thèmes privilégiés de la littérature maghrébine d'expression française. Mais nous nous intéressons ici à la façon dont cet espace est représenté chez Mokeddem. Quelle est son originalité? L'espace rime-t-il avec pratique identitaire?

En effet, à la lecture de quatre de ses romans¹ – *L'interdite*, *Des rêves et des assassins*, *N'zid* et *La transe des insoumis* – nous nous sommes aperçu que, si l'espace de référence et la question de l'origine y apparaissent toujours problématiques, cela tient peut-être au fait qu'il y est toujours question d'émigration, de fuite, de métissage et de quête de liberté.

Afin d'analyser l'ambiguïté du rapport entretenu entre spatialité et identité dans l'œuvre de Malika Mokeddem, nous procéderons à une brève présentation de ces romans, en mettant l'accent sur le déplacement et le métissage des personnages, et nous nous interrogerons ensuite sur leur perception de l'exil, des origines et des frontières.

Étant donné que l'errance reste le fil conducteur de notre réflexion, il nous sera nécessaire d'avoir recours à quelques notions psychanalytiques, qui permettront de cerner l'imaginaire qui sous-tend l'écriture mokeddemienne en général, et sa conception de l'identité en particulier.

Migration, exil et métissage des personnages

L'exil compte parmi les expériences humaines les plus marquantes. Depuis l'ère des prophètes, à qui Dieu a donné l'ordre d'errer ou de s'exiler, jusqu'à nos jours, l'exil n'a cessé d'être à l'ordre du jour. Même si sa conception a changé selon les époques, les régimes ou les situations politiques, on peut en dégager une définition plus ou moins universelle : l'exil est un déplacement ou plutôt une distance qui sépare le sujet d'un référent appelé *origine*. Ce référent peut être un état, une terre, un pays, une nation, un peuple, une religion, une langue. Généralement, pour parler d'exil, le déplacement doit être accompagné d'un sentiment de perte et de nostalgie lié à cette distance.

On considère parfois qu'il n'y a exil que dans le cas où le sujet a été contraint ou forcé à quitter un lieu aimé sous la pression du danger. Mais une telle définition est excessivement restrictive, car elle passe sous silence toutes les formes d'exil dont on peut constater l'existence sans qu'elles soient liées à une telle situation. D'ailleurs, les littératures migrantes vont bouleverser cette donne grâce à une nouvelle perception de l'exil.

Contrairement à la majorité des écrivains maghrébains issus de l'immigration, qui ont écrit sur le phénomène migratoire du point de vue de la condition sociale qui en découlait, Malika Mokeddem parle non de l'extérieur, mais du «dedans» même de l'altérité.

1. Si notre choix s'est orienté sur ces quatre romans précisément, c'est parce que les thèmes de l'exil, de l'immigration et du métissage sont prépondérants.

En effet, qu'il soit volontaire, souhaité ou obligé, l'exil des protagonistes mokeddemiens est atypique, dans le sens où ils perçoivent cette situation non pas comme une fatalité mais comme un espace de liberté. Un extrait de *L'interdite*, où l'héroïne réfléchit sur sa position d'exilée, est significatif :

« Non, ce n'est pas un drame d'être étranger, non ! C'est une richesse tourmentée. C'est un arrachement grisé par la découverte et la liberté et qui ne peut s'empêcher de cultiver ses pertes » (*L'Interdite*, p.173).

Si, comme le dit Remo Bodei (2006, p. 15), « le "bon exilé" [est] un être ambivalent, capable de vivre dans deux mondes à la fois, dans et hors de son lieu d'origine », les personnages mokeddemiens ne correspondent aucunement à cette catégorie. Cependant, pour eux, l'altérité n'a pas pour attributs principaux la domination et l'asservissement, mais au contraire la réciprocité et des possibilités d'égalité.

Dans *L'Interdite* et dans *Des Rêves et des assassins*, le lecteur est témoin des pérégrinations physiques et mentales de Sultana et Kenza. Sultana, qui assiste à l'âge de cinq ans au meurtre de sa mère, commis par son père dans un accès de colère, se retrouve orpheline et chassée par les habitants de son village. Elle part à Oran pour suivre des études de médecine, et y fait la connaissance de Yacine, un jeune étudiant comme elle, qu'elle quittera à son tour en émigrant à Montpellier. Apprenant le décès de ce dernier, Sultana revient dans son village natal. Elle retrouve sous l'emprise des intégristes, qui la chasseront une seconde fois, mais ce voyage lui aura au moins permis d'enterrer ses dernières illusions d'ancrage.

Kenza, elle, née au moment de l'indépendance de l'Algérie, grandit entre les griffes d'un père obsédé et violent qui l'a arrachée à sa mère, contrainte de s'exiler en France. Celle-ci avait, en effet, décidé de quitter son époux après avoir découvert que la bonne était enceinte de lui. Le reste de la vie de Kenza se déroule donc entre la violence de ce père obsédé et celle de l'Algérie des années 90. Devenue universitaire, menacée comme tant d'intellectuels et abandonnée par son ami Yacef, qui préfère suivre le chemin de la tradition en épousant sa cousine, Kenza finit par quitter l'Algérie pour se réfugier à Montpellier. Là-bas, la jeune femme se met sur les traces de sa mère décédée depuis longtemps, et dont elle n'a gardée aucun souvenir. Elle parvient néanmoins à recueillir des témoignages de son existence et de sa souffrance. Une fois ce voyage mémoriel accompli, la jeune femme trouve la France encore trop proche de l'Algérie et décide de partir pour le Canada.

Soulignons que le rapprochement thématique de ces deux romans se double d'une similarité au niveau formel, dans le sens où les deux récits adoptent le monologue intérieur pour faire entendre la voix révoltée de leurs héroïnes et leur conception quasi similaire de l'exil. Car, même si la trame événementielle est différente (les protagonistes font un chemin inverse), les deux récits suivent la même logique et les mêmes renversements. À travers Sultana et Kenza, nous disposons de deux réactions à l'exil : en début et en fin de l'expérience migratoire.

On peut se réjouir ou souffrir de l'exil, mais même dans le premier cas, il est toujours vécu dans un premier temps comme une expérience douloureuse et déchirante. Si Sultana a dépassé cet état d'esprit, Kenza y songe encore :

« À me rendre compte des autres désarrois. Des autres amours mutilées ou tombées en amertume quand l'oubli est impossible. Combien sommes-nous de mémoires arrachées ? De frustrations exprimées ou tuées ? D'amours endolories ou nostalgiques ? De

regards constamment tournés vers l'autre rive. Nous sommes des affections tissées entre Sud et Nord. Des cultures, des mémoires métissées par le Nord et le Sud » (*Des Rêves et des assassins*, p.221).

Mais une fois la douleur dissipée, elle laisse place à un sentiment de liberté grandissant. Pour preuve, Kenza aura l'ambition de franchir d'autres frontières, d'aller sur un « terrain neutre » car « il (lui) prend des envies de voyage. Des envies d'aller vers des pays où (elle n'a) aucune racine » (*Des Rêves et des assassins*, p.223). Comme Sultana elle vit donc un exil positif et nécessaire à sa survie.

Sultana, elle, est revenue vers son village natal sans réfléchir réellement aux raisons qui l'ont poussée à faire ce pas tant redouté depuis des années : « À vrai dire, j'ignore encore la ou les raisons exactes de mon retour » (*L'Interdite*, p.123). Elle ne manque pas d'émettre des hypothèses quant à un retour qui au fil du temps prend des allures d'un voyage initiatique :

« Je suis là simplement par inertie. Le feu de la nostalgie ne s'éprouve que dans l'éloignement. Revenir, c'est tuer la nostalgie pour ne laisser que l'exil, nu. C'est devenir, soi-même, cet exil-là, déshérité de toute attache » (*L'Interdite*, p.81).

Libre de toute attache sans doute, mais « l'absolu de cette liberté s'appelle pourtant solitude » (Kristeva 1988, p.23). L'enterrement de Yacine n'a été pour elle qu'un prétexte pour une ultime tentative de renouer avec ses « racines » et trouver le répit loin de la douleur de l'exil. Une fois sur place, le chemin vers la paix intérieure sera cependant long et douloureux : le retour aux sources de l'enfance et de la mémoire ne semble pas lui procurer la sérénité qui atténuerait la douleur de la nostalgie. La reconstruction de son passé lui coûtera « une épineuse errance dans les sinuosités du Moi pour affronter le vrai drame d'une identité féminine écrasée sous le poids de traditions séculaires » (Benayoun-Szmidt Yvette 2003, p.101). En fin de compte, son retour lui aura permis « de détruire (ses) dernières illusions d'ancrage » (*L'Interdite*, p.161) et d'accepter sa « peau d'étrangère », ou, mieux encore, de s'y complaire :

« Non, ce n'est pas un drame d'être étranger, non ! C'est une richesse tourmentée. C'est un arrachement grisé par la découverte et la liberté et qui ne peut s'empêcher de cultiver ses pertes » (*L'Interdite*, p.173).

Il est clair que la perception de l'étranger est double : c'est l'immigrant venu d'ailleurs vers ici et c'est l'émigrant parti d'ici vers ailleurs. Où qu'il aille, qu'il choisisse de rester dans son lieu d'origine ou de repartir, l'étranger restera éternellement étranger aux yeux des autres, et il le ressentira comme tel. Mais, dans le cas de Sultana et de Kenza, l'exil n'est pas subi passivement : il a été choisi, assumé et même exploité dans le but d'un approfondissement de la pensée et d'une revendication de la liberté. L'expérience de Sultana est l'acte symbolique d'une identité migrante qui s'exprime grâce au déplacement, à la non fixation, et surtout grâce à l'exil.

L'œuvre de Mokeddem met également en exergue un autre phénomène, qui apparaît comme la résultante de la migration et l'exil : le métissage des personnages. C'est là un thème qui semble tenir à cœur à l'auteure, puisque ses personnages sont souvent le fruit d'un mariage mixte, et ont par conséquent une identité composée.

Dans *N'zid*, l'héroïne Nora se réveille au bord d'un bateau avec un gros hématome sur la tête, et amnésique. Elle ne se souvient plus ni qui elle est ni comment elle s'est retrouvée sur ce bateau. Faute de mémoire, elle s'invente

plusieurs identités. Elle trouve d'abord dans le rouf du bateau un faux passeport au nom de Myriam Dors : Myriam, prénom d'origine hébraïque, ne constitue nullement un indice car « il est comme un passe. Il pourrait lui ouvrir n'importe laquelle des identités des deux rives. Il pourrait la rattacher à tant de pays qu'il confine à la négation » (*N'zid*, p. 16). En vain, Nora va se rabattre sur le seul indice susceptible de la renseigner sur son identité : la langue de la lettre retrouvée sur le bateau, avec des faux papiers, des cartes de navigation, des livres de la bibliothèque : la langue française. Mais cette dernière peut-elle être un critère d'origine ? Une question lui vient à l'esprit :

« En parle-t-elle d'autres ? Par quel lien la tient celle-là ? Celui du sang ? D'une guerre ? D'une dissidence ? Du métissage d'un exil ? Quoi qu'il en soit, la langue nourricière n'est pas forcément celle de la mère. Ça, elle ne l'a pas oublié » (*N'zid*, p. 16).

Nora s'invente ainsi plusieurs fausses identités. Elle se présente d'abord comme Ghoula, peintre d'origine libanaise. Puis, chez le médecin, elle se rebaptise Eva Poulos : « ... Je suis Eva... Eva Poulos. Eva Poulos ! Mes parents étaient grecs... Étaient ? Père copte, mère juive. Je suis née à Paris. Une Franco-gréco-judéo-chrétiéno-arabo-athée pur jus. Eva Poulos » (*N'zid*, p. 64).

Retrouvant, cependant, progressivement la mémoire, elle finit par abandonner ces jeux de rôle pour se concentrer sur la réappropriation de son identité déjà hybride : elle est de mère algérienne, de père irlandais, et a grandi en France :

« Ma mère était algérienne. Quand je suis née, ils ont essayé de trouver un prénom qui convienne à tous. Il paraît que la recherche a été très longue, cause de disputes homériques. Bien sûr, la concorde sur un mot n'a pas empêché le reste. Je n'ai jamais compris comment ces deux-là avaient pu vivre ensemble. Les guerres et les exils provoquent parfois de ces passions... Il venait des brumes et des pluies du Nord, de la langue gaélique. Elle arrivait du Sud, du soleil et de l'arabe. Ils fracassent ensemble le français. Il était grand et roux, elle, fluette et brune. Ils se sont jetés l'un sur l'autre comme des affamés. Enfant, je les ai toujours vus l'un contre l'autre. Il s'aimaient et se déchiraient avec la même violence » (*N'zid*, p. 111).

Dès l'incipit du roman, l'auteure a su poser, d'emblée, le problème du métissage grâce au choix du prénom de Myriam, figurant sur les faux papiers. Il semble, en fait, que le métissage est chez Nora inné. Même amnésique, elle n'a pu le renier car il est devenu partie intégrante d'elle-même : il constitue la genèse d'une identité qui se conçoit à l'échelle de la Méditerranée, espace avec lequel elle est en parfaite symbiose.

Biologique et culturel, le métissage chez Mokeddem peut être aussi le résultat d'un... acte chirurgical. C'est le cas de Vincent Chauvet, personnage important de *L'Interdite*, qui s'est fait greffer le rein d'une algérienne et vient dans le but de découvrir le désert : il veut faire la connaissance de la culture de sa « jumelle algérienne » (*L'Interdite*, p. 31). Suite à son opération, il vit en effet une double altérité : algérienne et féminine, qui va prendre une grande place dans l'identité déjà hybride de Vincent : « Gascon et chrétien, devenu athée, par mon père ; juif par ma mère, polonaise et pratiquante par solidarité ; maghrébin par mon greffon et sans frontière, par "identité tissulaire" » (*L'Interdite*, p. 62).

Les protagonistes mokeddemiens semblent ainsi rejeter l'idée d'une racine unique au profit de ce que Gilles Deleuze et Félix Guattari appellent « l'identité-rhizome » (Mertz-Baumgartner 2003, p. 123), et qui se fonde sur la diversité grâce à la rencontre d'éléments culturels multiples, venus d'horizons

divers, qui vont s'imbriquer et se confondre pour engendrer quelque chose d'absolument nouveau: cela pour dire que pour l'auteure, toute identité s'étend toujours dans un rapport à l'Autre. Si ces personnages ne se sentent exister que dans le mélange et ne revendiquent leur appartenance que dans le carrefour des identités, c'est pour mieux rejeter ensuite tout semblant d'origine: à force d'être de partout, ils deviennent nécessairement originaires de nulle part.

Le deuil de l'origine

Les personnages de Mokeddem rejettent radicalement ce que les anthropologues appellent «l'authentification de l'identité» car ils n'adhèrent aucunement à la volonté collective de récupérer son sens mythique et fantasmé. Bien au contraire, ils tiennent des discours qui jettent le discrédit sur l'authenticité de l'identité et la fiabilité des origines. Un extrait de *L'Interdite* l'illustre particulièrement (p.93-94):

«— Nous, les vrais Algériens, on mélange toujours les mots.

— Parce que je ne suis pas une vraie Algérienne, moi ?

— Non. Nous, les vrais, on mélange le français avec des mots algériens. Toi, tu es une vraie mélangée alors tu ne mélanges plus les mots. Quand tu études là-bas, tu deviens toujours une vraie mélangée, Tu te fâches pas, hein ? Maintenant chez nous, c'est plus une honte d'être migrés. Les migrés zoufris, eux, ils étudient pas. Alors même là-bas, ils deviennent pas mélangés. Ils mélangent que les mots, encore plus que nous [...]

— Remarque, "vraie" mélangée me convient bien. Et toi, tu crois qu'il n'y a aucun mélange en toi ?

— Je dis "nous les vrais" mais je sais pas si je suis vraie, moi. Ma mère [...] elle dit que nos aïeux étaient tous des Noirs qui venaient de l'autre côté du désert. Yacine, lui, il dit que le grand-père, non, que ses aïeux, c'étaient peut-être des Juifs, que beaucoup de Kabyles sont comme ça. Est-ce que tu crois qu'il y a des gens qui sont des vrais fils de vrais ?

— Je pense qu'il n'y a de vrai que le mélange. Tout le reste n'est qu'hypocrisie ou ignorance».

Ce discours met le doigt sur un sujet épineux, car la société algérienne est une société conservatrice qui accorde un grand intérêt à son histoire, sa culture et sa religion. Ce sont ces repères identitaires que l'auteure met en doute: selon elle, l'identité «pure» n'existerait pas, et si elle existait, elle n'engendrerait que négation et décadence.

Le personnage de Slim dans *Des Rêves et des assassins* vient corroborer cette idée. Surnommé «Slim la glisse» est un adolescent «moitié malien, moitié algérien et moitié français» (*Des Rêves et des assassins*, p.137). Rencontré par Kenza à Palavas-les-Flots, il rêve de voyages dans l'infini de la mer et, faute de bateau, se contente de glisser sur un skateboard. Il fait partie de ces milliers de jeunes gens nés en France mais qui ne veulent pas pour autant être catalogué comme «Beurs», même s'ils se veulent ou se sentent différents des français du fait de leurs racines culturelles maghrébines, arabo ou berbéro-musulmane, et même si, en fait, ils sont dans un bricolage des cultures ou un métissage culturel plus ou moins assumé:

«— Ce qui me travaille, c'est que j'ai pas envie de les connaître (la famille paternelle), jamais. Faut pas confondre! D'ailleurs à ma majorité, dans deux ans, je prendrai le nom de MA MERE et la nationalité française. Je suis le fils d'une femme seule, moi. Et fier de l'être. Et ça me suffit. D'ailleurs, je vais te dire: je me sens complètement français.

— Tiens, je croyais que tu étais fait de trois moitiés ?

— Oh, les deux autres moitiés, c'est juste pour pas me renier et surtout pour ma mère qui tient aux origines. Moi, l'algérienne et la malienne, je me les traîne comme des casseroles. Du grabuge et du vent. Et les soupirs de ma mère. Rien que ça » (*Des Rêves et des assassins*, p. 174).

Or, l'identité ne se compartimente pas, et elle ne peut se répartir ni par moitiés, ni par tiers, ni même par opportunisme... Slim, qui semble dénigrer son identité composée, ne cesse pourtant pas de développer, tout au long du récit, une réflexion sur son métissage biologique et ses origines.

Dans *La Transe des insoumis*, qui n'est pas un roman mais un texte dans lequel Malika Mokeddem raconte l'histoire de sa propre vie, sans pour autant reconnaître le texte comme une autobiographie, la narratrice, Malika, dépasse la négation de l'identité et des origines. Elle se déclare « apatride » :

« De tous les mots restés dans ma gorge avec leur entière monstruosité, un seul résume cette ruine : apatride. Je me suis sentie apatride [...] Deux ans plus tard, la guerre du Golf a sorti de ma gorge ce mot que je n'avais encore jamais dit. Jamais osé écrire : apatride. Apatride cette fois de mon pays d'adoption, la France. Je me suis vomie d'en avoir pris la nationalité. Cette France-là, celle de la coalition du terrorisme d'État, me donne une furieuse envie de m'effacer de tout ce que comporte ce mot France. Sauf la langue. » (*La Transe des insoumis*, p. 96-98).

C'est la conséquence des migrations et du métissage : la notion de frontière tend à s'effacer.

Reniement des espaces et bannissement des frontières

« N'appartenir à aucun lieu, aucun temps, aucun amour. L'origine perdue, l'enracinement impossible, la mémoire plongeante, le passé en suspens » (Kristeva 1988, p. 17-18) sont les caractéristiques des étrangers. Il en est de même pour les personnages de Mokeddem, pour qui l'ancrage dans un seul lieu est impossible : « Mais comment... comment leur faire comprendre ma terreur du choix, de l'arrêt ? Comment leur faire entendre que ma survivance n'est que dans le déplacement, dans la migration ? » (*L'Interdite*, p. 161).

D'après Ben Meziane Thaâlbi, « l'affirmation de l'identité semble partout inscrire la même logique de ré-enracinement dans un espace [qu'il soit] réel ou bien imaginaire » (Thaâlbi 2000, p. 7). Dans la mesure où ces personnages rejettent toute notion d'origine ou d'appartenance, leur enracinement ne peut évidemment pas se faire dans un lieu réel. C'est la raison pour laquelle ils vont se rabattre sur les espaces imaginaires :

« — Kamikaze du malheur ! J'aime trop la vie pour aller me jeter dans des problèmes que j'ai pas. Moi, je partirai en bateau. J'irai voir des pays qui n'ont des origines que dans mes rêves de voyage. Où je poserai des amarres prêtes à larguer. J'irai pas à la recherche de mélos, de casse-tête et de racines. Ma seule origine, c'est le ventre de ma mère. Et même de celui-ci, on t'expulse pour que tu puisses naître et vivre. Alors le reste, ouste ! » (*Des Rêves et des assassins*, p. 174-175).

Ils aspirent à un monde qui n'est encore ni déterminé ni achevé : un espace nouveau à découvrir à la jonction de deux mondes, « dans un lieu que Régine Robin appelle celui de l'entre, de l'entre-deux »¹. Cet entre deux n'est

1. Robin, Régine. *L'amour du Yiddish : écriture juive et sentiment de langue (1830-1930)*, citée par Mertz-Baumgartner 2003, p. 130.

pas seulement ressenti à la lecture des romans; il est exprimé de manière explicite par Sultana dans *L'Interdite* :

« Une femme d'excès? Le sentiment du néant serait-il un excès? Je suis plutôt dans l'entre-deux, sur une ligne de fracture, dans toutes les ruptures. Entre la modestie et le dédain qui lamine mes rébellions. Entre la tension du refus et la dispersion que procurent les libertés. Entre l'aliénation de l'angoisse et l'évasion par le rêve et l'imagination. Dans un entre-deux qui cherche ses jonctions entre le Sud et le Nord, ses repères dans deux cultures » (*L'Interdite*, p.47).

Malika Mokeddem brise les frontières entre la rive sud et la rive nord de la Méditerranée. Ne se sentant ni d'une rive ni de l'autre, les protagonistes de ses romans se complaisent dans cet espace de l'entre-deux par excellence qu'est la Méditerranée. C'est ce tiers métissé qui va leur permettre de rejeter leur terre natale et leur terre d'adoption, et de cultiver ainsi leur déterritorialisation :

« Partir encore? Quitter alors et la France et l'Algérie? Transporter ailleurs la mémoire hypertrophiée de l'exil? Essayer de trouver un ailleurs sans racines, sans racisme ni xénophobie, sans va-t-en-guerre? Cette contrée fantasmagorique n'existe sans doute que dans les espoirs des utopistes. Il n'est de refuge que précaire, dès que l'on est parti une première fois. Ailleurs ne peut être un remède. La diversité de la géographie ne peut rien contre la constante similitude des hommes. Combien serons-nous, ceux partis en quête d'ailleurs, à l'aube de l'an 2000? Partir ou rester, qu'importe. Je n'ai pour véritable communauté que celle des idées. Je n'ai jamais eu d'affection que pour les bâtards, les paumés, les tourmentés et les juifs errants comme moi. Et ceux-ci n'ont jamais eu pour patrie qu'un rêve introuvable ou tôt perdu » (*L'Interdite*, p.82).

Selon Julia Kristeva « l'indifférence est la carapace de l'étranger » (1988, p.17). L'extrait ci-dessus exprime parfaitement l'indifférence de Sultana par rapport au pays dans lequel elle est implantée. Pour elle, l'espace ne rimera jamais avec pratique identitaire.

Pour conclure, nous dirons que les personnages de Malika Mokeddem s'inscrivent dans « la recherche utopique d'un lieu au-delà de l'errance » (Madelain 1983, p.167). D'après l'auteure, l'identité ne peut être assignée: elle se construit et se transforme tout au long de l'existence grâce à la mouvance et au déplacement qui vont lui donner tout son sens. C'est aussi une des caractéristiques de l'écriture migratoire, qui circule dans l'espace, dans les langues, dans les existences et dans l'Histoire.

Citons, pour finir, une réflexion de l'auteure elle-même, lors d'une interview accordée à Najib Redouane, Yvette Benayoun-Szmidt et Robert Elbaz (2003, p.295-301):

« C'est le regard de l'Autre qui t'envoie de l'autre côté [...] Pour moi, le territoire, la terre c'est un appel, et l'appel ça t'ouvre les bras. C'est un horizon qui t'ouvre les bras et qui t'aspire. C'est le regard de l'Autre qui te met sur une frontière. Dans l'appel d'une traversée il n'y a pas de frontière [...] C'est le regard de l'Autre qui fait que tu es d'un côté ou de l'autre d'une frontière. C'est le regard de l'Autre aussi, qui te donne une identité, qui te comble ».

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Malika Mokeddem citées

L'Interdite. 1993. Paris: Grasset.

Des Rêves et des assassins. 1995. Paris: Grasset.

N'zid. 2001. Paris: Grasset.

La Transe des insoumis. 2003. Paris: Grasset.

Ouvrages critiques

BENAYOUN-SZMIDT, Yvette. 2003. «L'interdite de Malika Mokeddem ou sur-vie d'une écrivaine en marge de sa société». Dans REDOUANE Najib, BENAYOUN-SZMIDT Yvette et ELBAZ Robert (dir.). *Malika Mokeddem*. Paris : L'Harmattan. (Coll. Autour des écrivains maghrébins).

BODEI, Remo. 2006. «Exilés dans le temps : les deux exils». Dans GIOVANNONI, Augustin (dir.). *Écritures de l'exil*. Paris : L'Harmattan. (Coll. Espaces Littéraires).

BONN Charles et JOUBERT Jean-Louis. 1999. *Nouvelles approches des textes littéraires maghrébins ou migrants*. Paris : L'Harmattan. (Coll. Itinéraires et Contacts de Cultures).

BONN Charles, REDOUANE Najib et BENAYOUN-SZMIDT Yvette (dir.). 2002. *Algérie : Nouvelles écritures*. Paris : L'Harmattan. (Coll. Études transnationales, francophones et comparée).

HELM, Yolande Aline. 2000. *Malika Mokeddem : envers et contre tout*. Paris : L'Harmattan.

KRISTEVA, Julia. 1988. *Étrangers à nous-mêmes*. Paris : Gallimard. (Coll. Folio/Essais).

MADELAIN, Jacques. 1983. *L'Errance et l'Itinéraire. Lecture du roman maghrébin de langue française*. Paris : Sindbad. (Coll. Hommes et sociétés).

MERTZ-BAUMGARTNER, Birgit. 2003. «Identité et écriture rhizomique au féminin». Dans REDOUANE Najib, BENAYOUN-SZMIDT Yvette et ELBAZ Robert (dir.). *Malika Mokeddem*. Paris : L'Harmattan. (Coll. Autour des écrivains maghrébins).

QUIGNOLET-EYSSEL, Caroline. 1999. «De la migration à la migrance ou de l'intérêt de la psychanalyse pour les écritures féminines issues des immigrations». Dans BONN Charles et JOUBERT Jean-Louis. *Nouvelles approches des textes littéraires maghrébins ou migrants*. Paris : L'Harmattan. (Coll. Itinéraires et Contacts de Cultures).

REDOUANE Najib, BENAYOUN-SZMIDT Yvette et ELBAZ Robert (dir.). 2003. *Malika Mokeddem*. Paris : L'Harmattan. (Coll. Autour des écrivains maghrébins).

THAÂLBI, Ben Meziane. 2000. *L'Identité au Maghreb. L'errance*. Alger : Casbah Edition.

RÉSUMÉ

L'espace est un thème privilégié dans la littérature maghrébine d'expression française. Qu'il soit réel et référentiel, imaginaire, ou encore scriptural, il soulève toujours d'intéressantes problématiques. Nous proposons de nous intéresser à la représentation de l'espace dans une partie de l'œuvre de Malika Mokeddem et le rapport qu'il peut entretenir avec la représentation et surtout la définition-redéfinition de l'identité.

MOTS CLÉS

Espace – frontières – identité – origines

Résolang

Revue publiée par les Revues de l'Université d'Oran

Numéros parus

N° 1 - 1er semestre 2008

N° 2 - 2e semestre 2008

N° 3 - 1er semestre 2009

À paraître

N° 4 - 2e semestre 2009

N° 5 - 1er semestre 2010

Sommaires et appels à contributions disponibles sur :
sites.univ-lyon2.fr/resolang/index.php

Imprimé sur les Presses AGP
315, coopérative Nor, Bir el Djir. Oran, Algérie

Octobre 2009

IMPRIMÉ EN ALGÉRIE (*printed in Algeria*)

ISSN 1112-8550

VARIA

Nassima ABADLIA

Horizons d'attente du lecteur dans l'œuvre :
lecture du *Serment des barbares* de Boualem Sansal

Fattah ADRAR

L'autobiographie dans *Vaste est la prison* d'Assia Djebbar :
Fragments de "striptease" intellectuel insérés dans un non-roman

Mohammed Zakaria ALI-BENCHERIF

La communication télégraphique entre les jeunes algériens bilingues :
Métissage, cryptage et créativité

Farida BOUALIT

Sens et non-sens de « l'être maghrébin » :
positions anthropologiques du discours littéraire maghrébin

Bruno GELAS

Là où la fiction défaille...

Fatima GRINE MEDJAD

Manifestations de la violence dans *Le Ravisseur* de Leila Marouane

Nabila HAMIDOU

L'altérité comme valeur sûre de l'enrichissement individuel

Saliha IGGUI

Contribution à l'étude du lexique kabyle des plantes

Fatima Zohra LALAOUI-CHIALI

La mise en abyme comme technique et figure de la narration à travers
l'analyse du discours relaté dans *Nedjma* de Kateb Yacine

Belkacem MEBARKI

Le texte algérien : permanences et mutations d'une écriture

Rahmouna MEHADJI

Dialectique de la ruse féminine à travers les contes populaires
algériens

Khédidja MOKADDEM

À propos du "chantier" de la réforme du système éducatif algérien

Fewzia SARI MOSTEFA KARA

Le texte dibien et ses miroirs

Nadia SOULIMANE

Malika Mokeddem : une écriture en quête de l'ailleurs absolu

ISSN 1112-8550